

Ketje ne resta pas longtemps sous l'émotion.

— Ma foi, dit-il, le pauvre vieux avait au moins cent ans, et la mort pour lui est bien la fin d'un supplice, donc une délivrance, presque un bonheur. Que la terre lui soit légère ! Monsieur m'attend. Allons voir, ce que cet autre excentrique m'a réservé. Avec tout cela me voilà bel et bien empereur en disponibilité et valet d'un homme que je ne connais pas. J'ai un trésor sous bras et une intrigue dans la tête. Pourquoi mon monsieur pleure-t-il ? d'où lui vient cette douleur épouvantable ? je resterais gratuitement à son service, rien que pour le savoir. J'emporte le trésor des empereurs nègres, peut-être trouverai-je le moyen d'en tirer un litre de vin. Il ne me faudrait que la chance de connaître quelque savant, et ça se ferait magnifiquement. Le vieux Caraïbe n'était pas une bête, loin de là, il savait lire et écrire et encore beaucoup d'autres choses. Je crois même qu'il lisait les journaux, quand il en trouvait. Enfin, qui vivra boira, et je m'en vais à la gare de Lyon retrouver mon... pleureur.

IV

L'HOTEL DU VÉSUVÉ A NAPLES

Décidément, se disait Ketje, flânant par la ville, ça n'est pas fameux, l'Italie. Il n'y a que du soleil, je me figurais bien autre chose que cela. On ne voit pas le plus petit bout de bal populaire à sujet de pendule, mais on y marche sur les paresseux. Nos italiennes de carnaval sont autrement italiennes que celles qui traînent leurs savates ici. Les rues sont des chemins et les chemins sont des ornières. Les arbres cherchent de l'ombre et les fleurs sont en fer-blanc, l'herbe ne pousse que sous les pierres et les sales bêtes partout. Le vent, c'est de la poussière et la mer est un miroir. Le soleil prend des auxiliaires, l'eau fume la fièvre, et les volcans du soufre ; non, ça n'est pas fameux, même pour photographie. Je suis ici depuis trois jours, j'en ai bien pour trois siècles. Naples ! Naples ! tu ne mangeras pas les os de Ketje. Et mon sphinx ! il ne se démonte pas, c'est soudé, brasé. Il n'y a peut-être rien dedans ? Il se fait appeler Henri, Monsieur Henri ! est-ce qu'on dit : monsieur Ketje ? Henri qui ? quoi ?



FRANÇOIS GAILLIARD 86

CATHERINE. (P. 24.)

d'où? Henri? N'empêche que sa douleur est un peu passée depuis qu'il a vu la demoiselle russe. Ouche! en voilà une d'italienne! ça au moins, c'est une vraie beauté. Cré-bon-soir! Si j'étais roi! mais minute, Ketje, la chasse est interdite sur les biens de votre seigneur. Monsieur Henri — non, ce nom ne me va pas — donc monsieur Henri a du plomb dans l'aile, et la beauté russe a l'air d'avoir encore son fusil chargé. Le frère de la jeune fille, monsieur Paul — encore un nom fait exprès — n'a pas l'air d'être un fameux gendarme. On dirait même qu'il aurait comme l'air de fraterniser. Ça finira mal tous ces airs-là. En fait d'air je voudrais bien en changer, moi — en attendant dirigeons nos pas pesants vers l'ombre de l'hôtel.

Ketje rentra bientôt à l'hôtel du Vésuve, où son maître et lui étaient installés depuis l'avant-veille.

De Paris à Naples ils n'avaient touché terre, que pour changer de véhicule.

Au moment où Ketje rentrait à l'hôtel un des hôtes en sortait.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, au corps droit, dur et nerveux. Ses cheveux, assez longs, étaient noirs et gros. Ses lèvres épaisses sortaient de sa barbe noire, dure. Son nez était droit et pointu, son teint était halé, bronzé. Ses yeux étaient toute sa figure; eux seuls étaient sa physionomie. Ils étaient deux foyers, deux abîmes, deux vrilles, deux tombeaux; ils parlaient, ils se ternissaient, suivant les volontés de l'âme qu'ils éclairaient.

Cet homme semblait être un parfait gentilhomme, rien dans ses manières ne trahissait même sa position sociale.

Il était capitaine commandant du *Corriero*, joli navire, à l'ancre dans le port; et il faisait la loi dans les salons de la ville. On le nommait Calao do Monto. Il se disait de Lisbonne.

Calao était depuis quinze jours à Naples, son vaisseau se chargeait difficilement. Il se plaisait à l'hôtel et semblait peu désireux de prendre la mer. L'hôtelier avait cru remarquer, à part lui et sa femme, que la jeune russe pourrait bien être pour un peu dans les causes du séjour du capitaine, et ils étaient attentifs.

Ce fut le hasard qui conduisit *monsieur Henri* et son Ketje à l'hôtel du Vésuve; le hasard fut cause que la chambre de Henri était voisine de celles qu'occupaient la jeune fille russe et son frère, et ce fut encore le hasard qui fit que Henri se trouva placé, pour son premier repas à table d'hôte, auprès de la jeune fille.

Dire comment la conversation s'établit entre eux, est impossible.

La jeune fille avait pleuré, son frère était morne et les paroles de Henri étaient rares. Était-ce la tristesse qui avait été leur premier rapport, leur premier lien ? Le désespoir de Henri s'était-il effacé devant la douleur qui attirait la pitié ? ou bien était-ce le cœur du désespéré qui avait chassé dans son esprit une idée nouvelle ? Le jeune homme n'avait-il pas été surpris de l'idéale beauté de la jeune fille ? Un sentiment neuf ne naissait-il pas dans les sens de celui qui ne connaissait point encore l'amour ? Une affection perdue n'avait-elle pas laissé la place à une affection nouvelle ? Nous ne saurions le dire. Mais dès le lendemain Paul et Henri avaient échangé leurs prénoms et s'étaient mutuellement abstenus de se demander qui ils étaient. La sœur de Paul avait dit à Henri : je me nomme Catherine.

Calao avait vu tout cela, et le lendemain son vaisseau partait.

Le matin de ce lendemain venait d'arriver. Paul, vêtu d'une robe de chambre, avait frappé à la porte de la chambre de Henri. Entrez ! avait répondu ce dernier qui déjà travaillait. Il venait d'écrire plusieurs lettres.

— Ha ! c'est vous, ami, continua-t-il en souriant ; mais bientôt il remarqua la physionomie de Paul, et demanda à voix basse :

— Qu'y a-t-il ?

— Monsieur, disait Paul, blême et défait, on nous a dévalisé cette nuit, ce n'est pas un vol, c'est un irréremédiable malheur.

— La mort ?

— Ce n'est point un vol, c'est un assassinat.

— M^{lle} Catherine ?

— C'est nous livrer, non à la justice, car il n'en est point pour nous, mais au bourreau. C'est....

— Paul ! fit doucement Henri en prenant la main de son ami qui ne le laissait point parler, Paul, gardez le secret si ma bourse et mon crédit peuvent vous sauver.

— Je suis traqué, on vient de m'arrêter, car je ne puis plus fuir.

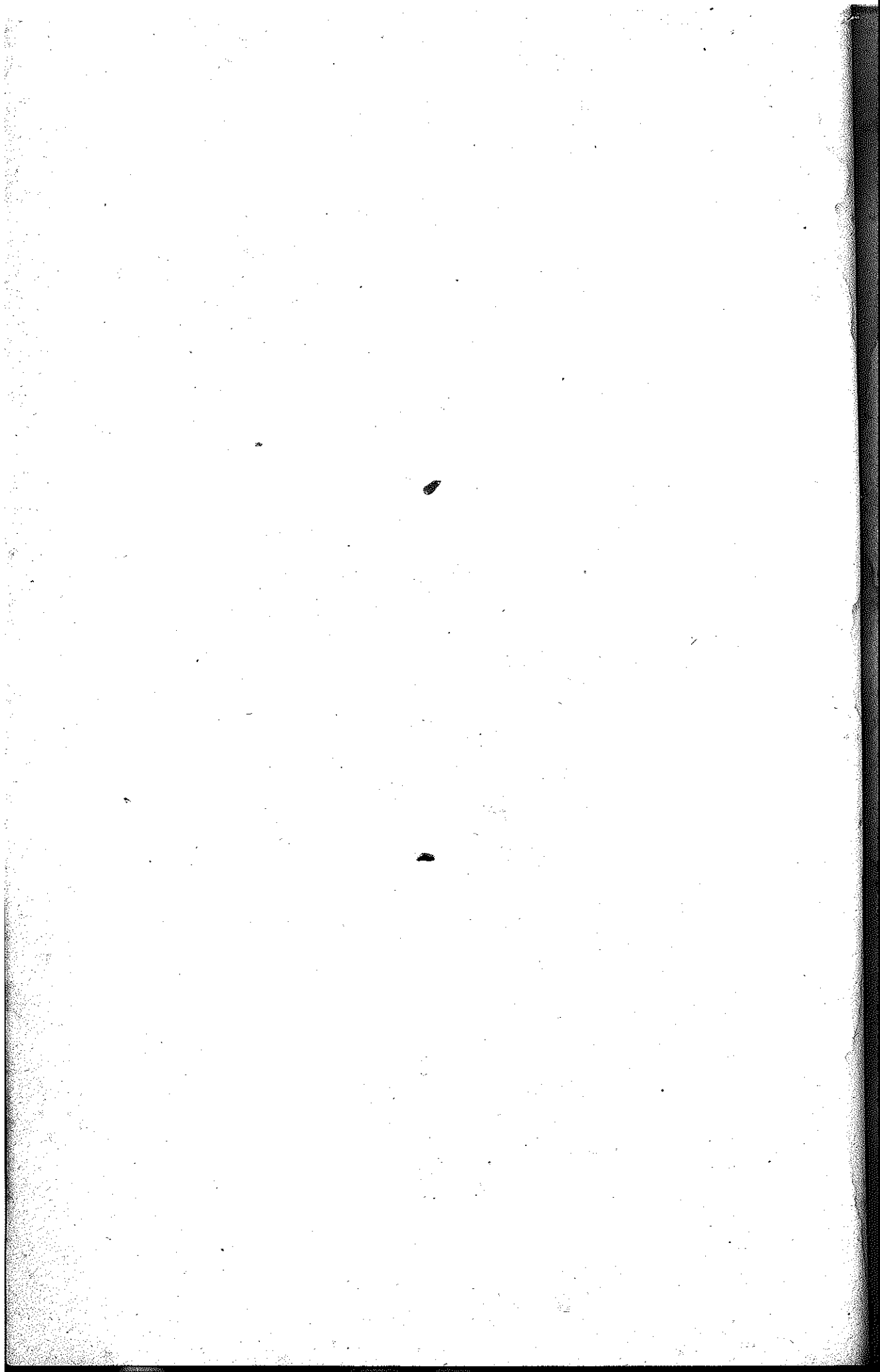
— Partez ! voilà cinquante mille francs en or, fit Henri en remettant une lourde valise à son ami inconnu.

— Merci, répondit Paul, merci mais, je vous suis inconnu, je ne puis accepter.

— Prenez donc ce pistolet et allez dans la chambre de votre sœur, vous !



PAUL. (p. 27.)



— Henri !

— Paul !

Une larme tomba sur leurs mains croisées dans une étreinte nerveuse, cette larme scella deux amitiés éternelles.

Ils se parlèrent à voix basse, puis se séparèrent. Bientôt après ils étaient réunis à la table du déjeuner.

Calao était leur convive.

Il parlait de son prochain départ. Il dit qu'il allait aux Indes à Bombaï, à Calcuta et plus loin encore, que son vaisseau ne suivait de route autre que celle de sa fantaisie, qu'il était un marchand ambulant, allant au gré de ses inspirations, que l'or pleuvait chez lui. Il déplora l'erreur du marchand ne vendant au loin que sur commande, prouva que le commerce dans l'avenir ne pourrait que l'imiter. Il parlait bien, ses raisons semblaient sérieuses, on l'écoutait et se laissait convaincre. Du commerce, il fit glisser doucement la conversation sur la politique. Il se montra aussi libre d'opinion que d'allures marchandes. Il avait comparé tous les systèmes politiques des pays avec lesquels il avait commercé et trouvait que la liberté est la seule base de la société. Il le disait et savait le démontrer. Ce loup de mer était un philosophe et il était gentilhomme. Ce marchand était un penseur et il était riche.

Il inspirait la confiance.

Il s'adressa plus directement à Paul, sans cependant ne parler qu'à ce dernier, et vanta les pays orientaux. Il faisait désirer de les voir.

Paul écoutait avec plaisir. Son idée dominante était de s'éloigner, de se sauver de l'Europe. Il mêla son idée à son plaisir et se laissa aller à l'insinuation, pour arriver adroitement à demander passage au vaisseau, qui ne transportait que des marchandises.

Calao accepta, tout en parlant du prix que demandaient d'autres. Il finit par offrir à Paul, qui ne pouvait dire non, sans refroidir ses relations, une sorte de comptoir au pays de l'opium.

Enfin, il fut convenu que le soir même, Paul et Catherine partiraient avec le *Corriéro*.

Henri avait suivi la conversation, pour en apprendre la conclusion. Il la vit apparaître comme une condamnation. Il ne connaissait pas Catherine, il était heureux qu'elle et son frère pussent s'éloigner, mais il lui était pénible de ne plus la voir. Il lui semblait qu'il oublierait ses peines en cherchant à calmer celles d'autrui. Il était

dans sa vie, comme le ciel est dans l'atmosphère où germe le nuage qui deviendra tempête.

Il attendait l'amour. Le soir venait et le vaisseau allait partir. Henri appréhendait ce moment. Il trouva un prétexte pour se cacher à lui-même ses sentiments. Il se dit que la somme d'argent donnée à Paul lui vaudrait force remerciements et protestations qu'il voulait éviter. Il alla vers la mer pour s'y cacher. Il loua une barque et, seul, alla s'enfouir dans les montagnes d'eau de la haute mer.

Il était bien loin de la côte, perdu dans la nuit, sur la nappe noire. Il s'était couché dans sa barque et regardait dans le ciel la course de la lune qui montait l'échelle des temps. Une masse noire passa entre lui et l'astre qu'il fixait. Cette masse était un vaisseau. C'était le *Corriéro*. Il était à plusieurs lieues de la côte, mais la barque n'était pas loin du navire. Henri poussa un soupir. Un regret lui traversa l'esprit.

Tout-à-coup, il lui sembla voir un mouvement rapide de plusieurs hommes sur le navire. Il fixa et vit des silhouettes élevant un volume au dessus du bastingage. Il vit la lumière d'un coup de feu et le volume tomber et disparaître.

Un pressentiment le saisit. D'un mouvement surhumain il saisit ses rames, nagea, fit voler sa barque et vint dans les eaux où un crime venait de se commettre. Là, il regarda. Sa raison lui fit saisir l'impossibilité qu'il venait d'espérer. Le volume avait disparu, le cadavre était au fond de la mer.

L'idée est persistante. Henri s'obstinait. Il voulait voir ce qu'il avait entrevu. A cent mètres de lui, il crut reconnaître un solide, il s'élança vers la masse; elle disparaissait. La barque était un trait, elle dépassait l'objet; c'était un corps, un homme, Paul.

Henri ne réfléchit pas, il plongea. Il rattrapa le noyé, le refloua et lui poussant la tête hors de l'eau se mit à la nage.

La barque tournait, cherchait un chemin dans le flux. Henri l'arrêta, il se raidit et d'un effort déposa son sauvé auprès duquel il s'agenouilla.

Alors commença une autre lutte. La force venait de remporter une victoire; la patience et l'intelligence allaient entreprendre une conquête. Il fallait reprendre à la mort l'asphyxié qu'elle tenait déjà. Le combat fut long, les péripéties émouvantes. La mort avait envahi l'homme, la vie n'était qu'un souffle dans le néant. Enfin, après une heure d'efforts douloureusement patients, Henri vit le

premier mouvement de Paul. C'était la vie qui renaissait de l'amitié et du courage ; les soins et la persévérance devaient la fortifier.

Henri se dépouilla de ses vêtements qui l'embarrassaient et comme un désespéré rama vers le rivage. Il y arriva bientôt et allant au plus près, il courut, à une cabane voisine, demander secours, chaleur et repos pour son ami, auprès duquel il s'installa pour attendre le rétablissement et le moment du départ du frère de Catherine.



IL SE RAIDIT ET D'UN EFFORT DÉPOSA SON SAUVÉ. (P. 28.)

Ketje, lui, jurait, on l'avait volé. Il avait cherché le voleur et surtout le larcin. N'ayant rien trouvé il alla voir son maître qu'il ne trouva pas. Inquiet et furieux il trouva sa position étrange et, à bout de forces et d'expédients, il se mit à siffler.

Mais l'idée lui vint tout-à-coup que « monsieur Henri » — il prononça « Henri » comme un véritable nom propre — pourrait bien avoir eu un malheur. Il réfléchit pendant un quart de minute, et courut

vers le port. Il savait son maître sorti. Il questionna, dans un italien (?) tout neuf, qui faute d'avoir jamais servi se trouva ne pouvoir être manœuvré. Ne parvenant pas à se faire comprendre, il haussa les épaules. Ohé! espère! fit-il en s'asseyant, je l'attendrai ici.

Il fut le premier qui aida son maître à transporter Paul.

V

LA CÔTE D'AFRIQUE

Paul revenait à lui, sa pensée aidait sa nature. Il voulait guérir pour aller reprendre sa sœur au bandit qui l'avait volée.

Calao était un brigand, Paul raconta l'aventure.

A peine étaient-ils hors du port que Calao prit Paul à part et l'entraîna sur le pont du navire. Là il lui raconta en riant des histoires de pirates, qui, disait-il, se chargent de pourvoir les sultans de gibier frais et rose. Il lui parla de la beauté vraiment extraordinaire de sa sœur, enfin le fit douter, lui donna à entendre que lui-même, Calao do Monto, pourrait bien n'être qu'un infâme marchand de chair humaine. Paul tremblait intérieurement, Calao s'amusait des angoisses de sa victime. Quand il fut fatigué de ce jeu il appela trois matelots par un signe, et les fit saisir Paul, qu'il fit maintenir à ses pieds. Là il lui dit, avec force détails crus et paroles épluchées dans un vocabulaire de saletés, ce qu'il comptait faire de sa sœur. Changeant alors de distraction bestiale, il fit élever Paul au-dessus du bastingage, puis prenant un poignard, il choisit, en tâtant de la pointe, un endroit pour frapper; quittant cette arme, dont l'usage ne lui parut pas suffisamment agréable, il prit un pistolet, l'arma, tourna autour de Paul, pour choisir un point de mire satisfaisant, visa lentement et fit feu. Les matelots avaient ordre de jeter le corps à la mer au coup de feu, comme s'il était un commandement. On eût dit que le féroce bandit s'exerçait au tir au pistolet et que son but ne lui semblait être qu'une vulgaire pipe de terre.

Impossible, disait Paul, de voir férocité plus froide, plus naturelle. Il n'y avait chez cet homme ni haine, ni colère, ni exaltation. Il tuait pour tuer, par désœuvrement, il faisait souffrir par distraction.